



# **PATATE EXPRESS**

**GEORGES CAVAILLÈS**

Georges Cavaillès

Patate express

© Georges Cavaillès, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7555-8

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **L'auteur ouvre le parapluie**

Le lecteur venant passer quelques instants en ma compagnie trouvera dans ces pages tragicomiques, des invraisemblances. Il pourra, alors, douter de mon bon sens et se dire :

« Celui-là, il prend les gens pour des andouilles ! »

Ce en quoi il n'aurait pas tort, si, me prenant au sérieux, j'avais la prétention d'affirmer que ces hallucinantes « fantômascarades » ont réellement existé.

Si de nombreuses personnes ont eu, hélas, au cours des siècles, l'occasion de passer dans l'autre monde, elles n'en sont jamais revenues pour nous préciser s'il y fait chaud ou froid, si le café s'y boit sans sucre, ou bien si l'on y « pisse <sup>1</sup> » ou non à la belotte. Je n'ai personnellement aucune idée formelle sur la question, étant depuis pas mal de temps, plus exactement depuis que je suis venu au monde (dans celui-ci pas dans l'autre) ce qu'il est convenu d'appeler un bon vivant, pour de nombreuses années encore, je l'espère (Merci de votre accord).

J'ai donc, en fonction de cette ignorance bienheureuse, imaginé les réactions de mes ectoplasmes préférés, à ma guise, pour ma plus grande satisfaction et, je le souhaite, pour la plus grande vôtre également.

Toutefois, n'allez pas croire que tout est pure imagination dans ce roman : un grand nombre de scènes a été croqué sur le vif, par votre serviteur, à une époque où, bien plus jeune hélas et bien plus audacieux, ne l'effrayaient ni la pluie, ni la neige, ni les ballades à l'aventure, ni les M.P., ni les blondinettes en mal de moyens de transport. Je laisserai seulement planer le doute sur certaines situations, équivoques sur les bords, qui pourraient laisser croire que, si ma santé physique était florissante naguère, on n'aurait pu en dire autant de ma santé morale. Tout militaire en campagne ou lâché en liberté est un peu pirate, parfois. Les habitants de nombreuses villes de garnison ne me diront pas le contraire.

En résumé et pour terminer, je voudrais surtout que chacun puisse se distraire à lire ce rocambolesque canular, au moins autant que je me suis distrait à l'écrire.

Un conseil enfin : ne plaignez pas trop notre héros, mort pour rire à la fleur de

l'âge ; c'est lui-même qui a écrit ces pages, près de 20 ans après son décès. Quand à l'héroïne, pauvre innocente, au propre et au figuré à la fois, rassurez-vous, elle va bien : elle m'a épousé, un an après que je lui ai permis de quitter Berlin pour rejoindre sa Forêt Noire natale, alors qu'elle n'avait plus le moindre liard pour payer son voyage de retour par le train régulier.

Tout le reste n'est que littérature. À la bonne vôtre !

# CHAPITRE I

## MORT « BIDE »

Chevalier Pécopin, vous êtes donc mort  
Que voilà votre ombre qui revient !  
(V. Hugo)

Wartel mourût définitivement ce jour-là. Une belle mort pour un soldat. Les armes à la main, comme on dit, et trois ou quatre Viets répandus autour de lui, dans ce qui restait de la tranchée.

Mais le ressort était cassé à présent. Il savait que c'était fini, qu'il allait mourir, et il s'en foutait. Il l'avait tellement cherchée, tellement voulue cette mort, qu'il était heureux de l'avoir enfin trouvée au rendez-vous. Sa main droite, par réflexe, comprimait sans résultat appréciable, un gros trou qu'il avait au flan, un trou de baïonnette, de la baïonnette du Viet qui était étendu à ses pieds pour le compte. Dans la main gauche il serrait une petite pomme de terre, toute lisse et polie par l'usage. Les autres avaient toujours cru que c'était sa mascotte, son grigri, cette patate. Il eût un pauvre sourire à cette idée, le dernier. Il s'adossa au rebord de la tranchée, ses jambes fléchirent doucement, et il glissa sur son derrière.

Autour de lui la tuerie s'achevait : on entendait encore quelques coups de feu, quelques cris, des râles de blessés. Pour lui, le tour était joué, son rôle était fini sur cette terre. Au revoir la compagnie ! Sa tête s'inclina sur le côté, ses mains s'ouvrirent, un peu de sang coula, une pomme de terre roula, trouva un creux dans le sol gras et s'y tapit. Ses yeux grands ouverts se mirent à fixer un point, là-haut, par-dessus la tranchée, par-dessus les arbres, trouvèrent un creux dans les nuages et s'y glissèrent.

Il venait d'accomplir la deuxième et dernière étape. Son âme était déjà morte, il y a quatre ans, et son corps avait subsisté jusqu'à ce jour, depuis qu'il avait été muté sur sa demande, au Corps expéditionnaire d'Extrême-Orient. La mort physique avait suivie la fin morale et tout était bien ainsi.

Alors l'ombre de Wartel se leva, se retourna, contempla ce grand corps qui l'avait trimballée toute sa vie, gisant à présent aussi inutile, aussi vain qu'un sac vide, qu'une peau de patate. De patate ? Ah ! Oui. Wartel se baissa, ramassa la pomme de terre qui traînait sur le sol, la fit sauter un moment dans sa main, puis la fourra dans sa poche. Sans plus attendre, il courût vers le ciel, rattraper ce nuage qu'il avait vu en mourant et qui justement filait vers l'Ouest.

Il avait été au rendez-vous de la mort, il ne voulait pas manquer celui qu'il avait donné à Lisel, là-bas, en Allemagne, du côté d'Althausen, et la rejoindre pour l'éternité.

## CHAPITRE II

### DU TIGRE ?... POUAH !

Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,  
C'est vous qui le savez, sublimes animaux.  
(De Vigny)

Nu-Thrang n'est qu'un petit village de paillottes, perdu dans la jungle. Les indigènes qui y vivent sont versatiles, comme les vents qui soufflent sur la rivière proche. On n'arrive jamais à savoir si l'on peut compter sur eux. Sont-ils pour ou contre nous ?

Tenez, celui-là qui passe dans la rue, (je veux parler de l'étroit espace, sale et encombré, qui sépare deux rangées de paillottes) portant son balancier sur l'épaule : il revient de la rivière où il est allé puiser de l'eau pour son petit élevage de volailles.

Ses lèvres ont remué ; je pourrai croire qu'il m'a dit bonjour au passage. Mais ses yeux démentent ce que disent ses lèvres. Et mon boy, servile à souhait, attentionné, prévenant, lui aussi a parfois cet éclat bizarre dans le regard, qui fait que je vérifie plus que jamais si une grenade dégoupillée n'a pas été placée sous mon polochon, tous les soirs ou à l'heure de la sieste ; ce regard qui fait que je partage tout ce que je mange et bois, avec mon chien. C'est mon cobaye, mon assurance sur la vie, ce toutou.

— Missi Catain !

Je sursaute. C'est le boy qui est entré sans bruit, selon son habitude et qui est là, derrière moi, à une portée de couteau. Je me retourne brusquement : la lueur bizarre, à laquelle je pensais tout à l'heure, n'a pas complètement disparu de ses yeux. Peut-être même était-il derrière mon dos depuis déjà quelques minutes, répétant la scène future de mon égorgement par surprise.

— Oui, qu'y a-t-il Lé ?

Je l'appelle Lé tout court. Je n'ai jamais pu arriver à me rappeler toute la suite



d'onomatopées en « ong », « ang », si ce n'est « ing », qui suivent ce bref prélude.

— Missi Catain, Leunan Pesson est là. Veut paler vous.

Ce qui en bon français signifie : Monsieur le Capitaine, le Lieutenant Pierson est là et désire vous parler.

— Fais-le entrer, Lé.

Il glisse sur les nattes de paille de riz posées sur le sol de terre battue, comme une ombre, après m'avoir gratifié de la courbette de rigueur.

— Bonjour mon Capitaine ! Mes respects.

— Bonjour, Pierson. Il y a des jours qu'on ne s'est vu. À force de ne converser avec vous que par messages radios, j'en arrive à oublier que vous avez un visage comme tout le monde.

Le Lieutenant Pierson, pour moi, c'est l'indicatif « Capitale », dont dépendent les arrondissements premier, deuxième et troisième, correspondant dans l'ordre, aux postes un, deux, trois.

— Asseyez-vous mon vieux, que me vaut l'honneur de votre visite ? Le plaisir devrais-je dire.

Je libère sa main que j'ai gardée tout ce temps dans la mienne.

— Bien voilà, mon Capitaine. Vous vous souvenez que Jeudi dernier, il y a trois jours donc, puisque nous sommes aujourd'hui Dimanche, le Poste un, commandé par le Chef Wartel, a été assailli par une bande de Viets ?

— Oui, vous m'avez déjà rendu compte de l'affaire par radio ; vous avez rétabli la situation avec l'appui des mortiers des postes deux et trois, et l'envoi de renfort sur les arrières des assaillants. La presque totalité du commando Viet a été liquidée, si j'ai bien compris votre message, mais nous y avons laissé quelques plumes nous aussi, en particulier Wartel et cinq ou six gars de sa section, pour ne parler que des morts.

— Vous prenez une bière Pierson ? Elles sont capsulées et je les bouche moi-même à la cire, dès leur arrivée. Comme je suis le seul à posséder une cire à cacheter de cette couleur, il est pratiquement impossible de les ouvrir, pour y ajouter quoi que ce soit de nocif, sans que je m'en aperçoive.

— Oh ! Oh ! Mon Capitaine, que de précautions. Je n'en aurais pas exigé autant avant d'accepter votre invitation.

Je frappe dans mes mains et je commande deux canettes de bières à Lé qui a surgi comme par enchantement.

— Vous auriez tort, Pierson. Vous avez été muté à ma Compagnie, il y a deux mois, dès votre arrivée de France, n'est-ce pas ?

— Oui mon Capitaine.

— Savez vous pourquoi ?...Non ?...Et bien tout simplement, parce que l'officier qui vous précédait à ce poste d'Adjoint au Commandant de la Compagnie, était mort. Et savez-vous de quoi il était mort, Chanteau ? Je vous le donne en mille. Il était mort d'une indigestion de pousses de bambou, comme un bon bourgeois. Il adorait ça, le Lieutenant Chanteau, les pousses de bambou. Seulement, la dernière fois où il en a mangé, son boy avait pris la précaution d'ajouter à la préparation, de la moustache de tigre hachée menu. Ça passe inaperçu à la consommation, c'est parfaitement indigeste, et chaque brin de poil est muni de deux pointes acérées et rigides, aux extrémités, susceptibles de vous perforer les boyaux, comme si vous aviez ingurgité une pelote d'épingles. L'avantage, c'est qu'on n'en meurt pas tout de suite ; ce qui vous laisse le temps de faire votre testament, si on a pris soin, bien entendu, de vous piquer à la morphine, afin d'atténuer les douleurs atroces qui précèdent la mort. Personnellement, je préfère prévenir, que guérir ou mourir. En ce qui concerne les aliments, voici mon banc d'essai, Pierson : je vous présente Cobaye. C'est cruel, je sais ; le perdre me ferait beaucoup de peine ; mais ce n'est qu'un chien, après tout. Qui prendrait le commandement de la Compagnie, qui assurerait l'avenir de ma famille, là-bas en France ? Pas lui certainement, aussi intelligent qu'il puisse paraître. Si vous acceptez mon invitation à déjeuner, vous aurez l'occasion de constater que Cobaye est le troisième convive du repas, et toujours le premier servi.

Le Lieutenant Pierson est un peu défrisé par mon exposé « culino-mortuaire » et me regarde pensivement, décapsuler les deux canettes de bière, que Lé vient de servir furtivement. Pour lui permettre de récupérer j'en reviens au sujet de sa visite.

— Donc, vous vouliez m'entretenir de l'affaire de Jeudi dernier. Pourquoi ? il y a d'autres détails que vous n'avez pu dire par message ? Tenez, prenez un verre et servez-vous mon vieux.

— À franchement parler, mon Capitaine, au sujet de l'affaire elle-même il n'y a plus rien à ajouter. Ce sont plutôt les suites de l'affaire qui m'ont amené jusqu'ici.